













































































































































































encore confirmé sa vie aux préceptes de ses éducateurs, alors que des transformations opportunes dans son organisation extérieure sont accompagnées d'améliorations et que tous ces progrès s'accomplissent de haute lutte, non pas grâce au principe de la non-résistance au mal par la violence, mais, au contraire, au moyen de la résistance par la violence à la force. Tolstoï ne nie pas ces améliorations; toutefois, comme nous l'avons dit plus haut, il affirme que, malgré tout, elles ont été accomplies non par la violence qui ne fait que gâter les situations, mais en dépit d'elle, par l'amour et l'humilité. Donc, plus ces sentiments pénètrent dans la conscience des hommes et plus ils portent de clarté dans leurs esprits, plus l'organisation des sociétés s'améliore. Si ces progrès s'accomplissent avec lenteur, c'est que cette clarté ne se fait pas subitement dans la conscience.

« Elle couve longtemps, écrit Tolstoï, mais une fois qu'elle a éclaté, elle embrase très vite tout ce qui peut être embrasé. De même, la pensée s'élabore avant de se manifester à l'extérieur; longtemps elle ne trouve pas d'expression adéquate, mais une fois qu'elle la possède, le mal est bien vite détruit. Ainsi l'idée que l'homme peut vivre sans esclavage, bien qu'elle soit contenue dans le christianisme, ne devient évidente, à ce qu'il me semble, que chez les écrivains de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; jusqu'à cette époque, non seulement les anciens, Platon, Aristote, mais même des hommes vivant plus près de nous (Thomas Moore) admettaient le servage. Aujourd'hui c'est la possibilité d'éviter les conflits internationaux qui s'impose à l'esprit des hommes, et il ne se passera pas cent ans avant que la guerre disparaisse. Peut-être le militarisme durera-t-il











































































































































































































































tant que médecin, il combat les maladies et sauve quelques individus. Mais comment tarir la source du mal, la misère, cause première de tant de calamités, cette misère entretenue, augmentée par un ordre social despotique et intéressé à son maintien ? Tchékanof dépense ses forces en vain ; où les appliquerait-il en dehors de ce domaine dévasté ?

Arrive la famine de 1891. Le D<sup>r</sup> Tchékanof ne parle que de son désespoir : « Une terrifiante maladie s'a-battit successivement sur les habitants, raconte-t-il, c'était une épidémie de typhus, provoquée par les privations, devant laquelle nous restâmes comme figés et impuissants. » En 1892, éclate une épidémie de choléra. En dépit des supplications de ses parents, malgré les terribles dangers auxquels il s'expose, le jeune homme s'empresse de partir ; il se rend dans le district le plus décimé. Un jour, il pénètre dans un taudis infect, où sont entassés des enfants anémiques ; la mère est grossière et stupide ; le père, exténué par un travail de forçat, est atteint du choléra. Tout semble désespéré ; la femme défend l'approche de son mari au docteur qu'elle accuse d'empoisonner les malades. Celui-ci, méprisant le péril, pour encourager le malheureux, boit le remède dans la tasse même du cholérique. Rien ne lui coûte pour inspirer confiance et arracher les gens à la mort.

« A quoi bon l'amour entre des êtres beaux et forts, ajoute Tchékanof, après avoir noté cette guérison dans son *Journal*, puisqu'il n'en résulte que de misérables avortons rachitiques, et pourquoi sont-ils astreints à un travail aussi rude et ingrat ? Quelle raison les soutient dans leur pénible labeur ? Est-ce le désir de conserver leur infect taudis ? »









































































d'une misérable créature, honnie, bannie par une société qui ne voulait pas lui faire une place. Le vent hurlait et gémissait, la pluie fouettait le canot, les vagues rejaillissaient autour de nous, et tous deux, étroitement enlacés, nous tremblions de froid et de faim. Et Natacha me consolait, elle me parlait d'une voix douce et caressante, comme seules les femmes savent parler. En entendant ces discours naïfs et tendres, je pleurai, et ces larmes lavèrent dans mon cœur beaucoup de souillures, d'amertume, de tristesse et de haine qui s'y étaient accumulées avant cette nuit. »

Au lever du jour, ils se dirent « adieu » et ne se revirent plus jamais.

« Pendant plus de six mois, raconte Gorki, j'ai fouillé tous les antres, tous les bouges, dans l'espoir de rencontrer cette chère petite Natacha, mais ce fut en vain... »

\*  
\* \*

Nous le retrouvons à Nijni-Novgorod, à l'occasion de l'appel pour le recrutement militaire. Gorki fut réformé, car, dit-il, « on n'accepte pas ceux qui sont troués ». Sur ces entrefaites, il se fit marchand de kwass et exerça ce métier pendant quelques mois. Enfin, il entra comme secrétaire chez l'avocat Lanine. Celui-ci, qui jouissait de l'estime générale, fut pris d'une ardente sympathie pour le pauvre garçon que la vie avait si fort malmené ; il s'intéressa à son développement intellectuel et, selon les paroles de Gorki lui-même, il eut une immense influence sur lui. A Nijni-Novgorod, comme à Kazan, Gorki se sentait attiré par les cercles de jeunes où l'on discutait les





















































































imagination fiévreuse, journallement exaltée par des faits que sa terreur dénature, Evséi se plaît à concevoir une autre existence, toute de bonté et d'amour, qu'il oppose sans cesse aux dures réalités quotidiennes, avec une ferveur opiniâtre de mystique et d'illuminé.

Entré au service du vieux libraire Raspopof, au sortir de la première enfance, le jeune homme accomplit sa tâche avec la résignation d'une bête de somme. La maison ne lui plaît guère, certes ; là encore, choses et gens lui sont hostiles ; mais l'oncle Piotre qui l'a placé chez cet étrange vieillard, paraît enchanté de sa nouvelle situation. En fait, la vie y est plus monotone que pénible. Evséi passe ses journées à ranger et à classer des livres que son patron vend à une clientèle d'étudiants et de lettrés. Une jeune femme, Raïssa Pétrowna, dirige le ménage du bouquiniste, lequel, au su de tous, vit maritalement avec elle. Dans ce milieu bizarre et dès l'abord un peu louche, les facultés d'observation du jeune homme s'aiguisent et le servent pour le mieux. Il ne tarde pas à découvrir ce qu'on prend grand soin de lui cacher.

Quelques mots de Raspopof, adressés à un visiteur assidu du vieux libraire, un certain Dorimédonte Loukhine, lui révèlent le rôle joué par son patron. Stipendié par la police secrète, celui-ci livre à l'agent Dorimédonte, qui le trompe avec Raïssa, les acheteurs des ouvrages interdits dont il fait le commerce. Et voici que, tout à coup, le drame se précipite, angoissant.

Raïssa Pétrowna, lasse d'être tourmentée par Raspopof qui l'accuse de l'empoisonner, étouffe le vieillard dans un accès de colère froide, sous les yeux même d'Evsei, affolé. Grâce à Dorimédonte, ce crime reste impuni. Evséi, devenu l'hôte des deux amants,



















































































lection pour l'horrible et une passion pour les mêmes sujets d'étude : la solitude, le silence, la mort. Mais la fantaisie puissante de l'auteur américain, que rien ne rattache à la réalité ambiante, erre librement par le monde entier et dans tous les siècles de l'histoire. Ses héros se réfugient dans des châteaux à demi écroulés; ils regardent le lecteur du haut des rochers escarpés où l'amour de la solitude les a conduits; la mort elle-même n'est pas pour eux un squelette repoussant, mais une forme majestueuse, pleine de mystères grandioses, tandis qu'Andréief brise rarement les liens qui l'unissent à la réalité ambiante. Ses héros sont des gens bien vivants, qui s'agitent autour de lui et dont la vie banale se termine par une mort banale. Ce réalisme, cet amour passionné de la vérité, font la force et la beauté de ses œuvres.

\*  
\* \*

Une certaine harmonie entre l'élément imaginaire et celui de la réalité caractérise les meilleures productions d'Andréief, notamment ses dernières nouvelles : *Le Rire rouge*, *Le Gouverneur*, *Les Ténèbres* et *Les Sept Pendus*.

*Le Rire rouge*, c'est le symbole, l'incarnation du cynisme sanglant, implacable, de la guerre. Le psychologue du mystère a fixé, dans ces pages, les aspects terrifiants de la campagne de Mandchourie, qu'on n'avait pas prévue dans toute son horreur. Il a montré d'une façon inoubliable le pauvre être humain arraché à son foyer, ravalé au rôle de simple rouage. Ne sachant où on le mène, il va, faisant des gestes meurtriers dont la raison lui échappe, sans avoir même































































se relieut pas suffisamment à l'action, d'où il résulte que beaucoup de pages se lisent comme de froides annales. Elles intéressent le lecteur, mais ne l'émeuvent point. C'est une des raisons pour lesquelles quelques critiques, d'un esprit différent de celui de Mérejkowsky, se crurent même en droit de lui dénier tout talent. Mais cette accusation tombe d'elle-même devant la puissance d'inspiration qui pénètre son œuvre et le sens dramatique dont il fait preuve dans la combinaison et la mise en scène des événements et des personnages. Il est impossible, par exemple, de lire sans une profonde émotion le récit des derniers jours de Léonard de Vinci, où Mérejkowsky établit le contraste tragique entre les signes extérieurs de la gloire, les honneurs superficiels dont cet homme de génie est comblé, et la solitude morale dont il souffre jusqu'au bout, parmi des gens parfaitement étrangers à son âme. Tous les souvenirs d'enfance du même Vinci sont pleins de charme. Il y a une véritable maîtrise dans les chapitres où l'auteur fait passer devant nos yeux, la séduisante et énigmatique personnalité de Monna Lisa. Enfin il a donné un relief d'une rare énergie à la lutte âpre et sans trêve qui se poursuit entre Pierre et Alexis, entre l'homme de fer que rien ne peut fléchir et son fils, doux et timide, qui craint profondément son père tout en l'aimant. Quant à certaines pages, comme celles qui nous décrivent l'intérieur étrange de la tzarine Marfa Matvéievna, « vivant à la lumière des bougies, dans une vieille maison sentant l'huile des veilleuses, la poussière et la pourriture des siècles », elles sont un véritable tour de force par la plasticité et la richesse du vocabulaire.

Quelle horreur tragique enfin, dans cette lutte



























































































































